

nions du philosophe, disciple trop confiant d'un maître qui l'égaré, souvent le poète, par l'instinct d'un esprit droit et d'une âme élevée, sent et pense tout différemment. Je ne vous en citerai aujourd'hui qu'un seul trait que j'emprunte à un de nos maîtres les plus chers et les plus honorés, M. Patin. Le philosophe s'efforce de chasser du monde l'intelligence suprême qui l'a créé, qui en a ordonné toutes les parties dans sa bonté infinie ; le poète l'y ramène par cette belle personnification de la nature gouvernante et créatrice, *natura gubernans*, *natura creatrix*, qui, vous le comprenez, Messieurs, n'est autre chose que Dieu sous un autre nom.

Du reste, bien que Lucrèce suive Epicure dans sa morale comme dans sa métaphysique, il prend cette morale, si je puis ainsi parler, par son bon côté. Car elle en a deux ; et les conséquences corruptrices qu'ont justement signalées à l'indignation du monde les stoïciens, les Pères de l'Eglise, et, nous venons de le voir, Montesquieu, Epicure ne les a jamais tirées lui-même de sa doctrine. Bien plus, nous le voyons par une de ses lettres que nous a conservée Diogène Laërce, au lieu du plaisir et de la volupté, il prêchait à ses disciples la modération, la simplicité de mœurs, je dirais presque le renoncement. Ses adversaires, il est vrai, voyaient là une pure habileté, mais nous n'avons pas à examiner cette question. Quant à Lucrèce, l'accent pénétrant et profond qui vibre dans ses beaux vers est un sûr garant de sa sincérité quand il enseigne si éloquemment le danger des passions, la folie de l'ambition, le bonheur d'une vie simple et tranquille. Les stoïciens n'ont pas dit mieux. On est étonné de voir ce transfuge des